Document généré le 23 avr. 2024 17:15

Jeu
Revue de théâtre

Les Anglos enchaînés

Guy Sprung

Numéro 122 (1), 2007

Théâtre et argent

URI : https://id.erudit.org/iderudit/16398ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Sprung, G. (2007). Les Anglos enchaînés. *Jeu*, (122), 118–124.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

GUY SPRUNG

Les Anglos enchaînés

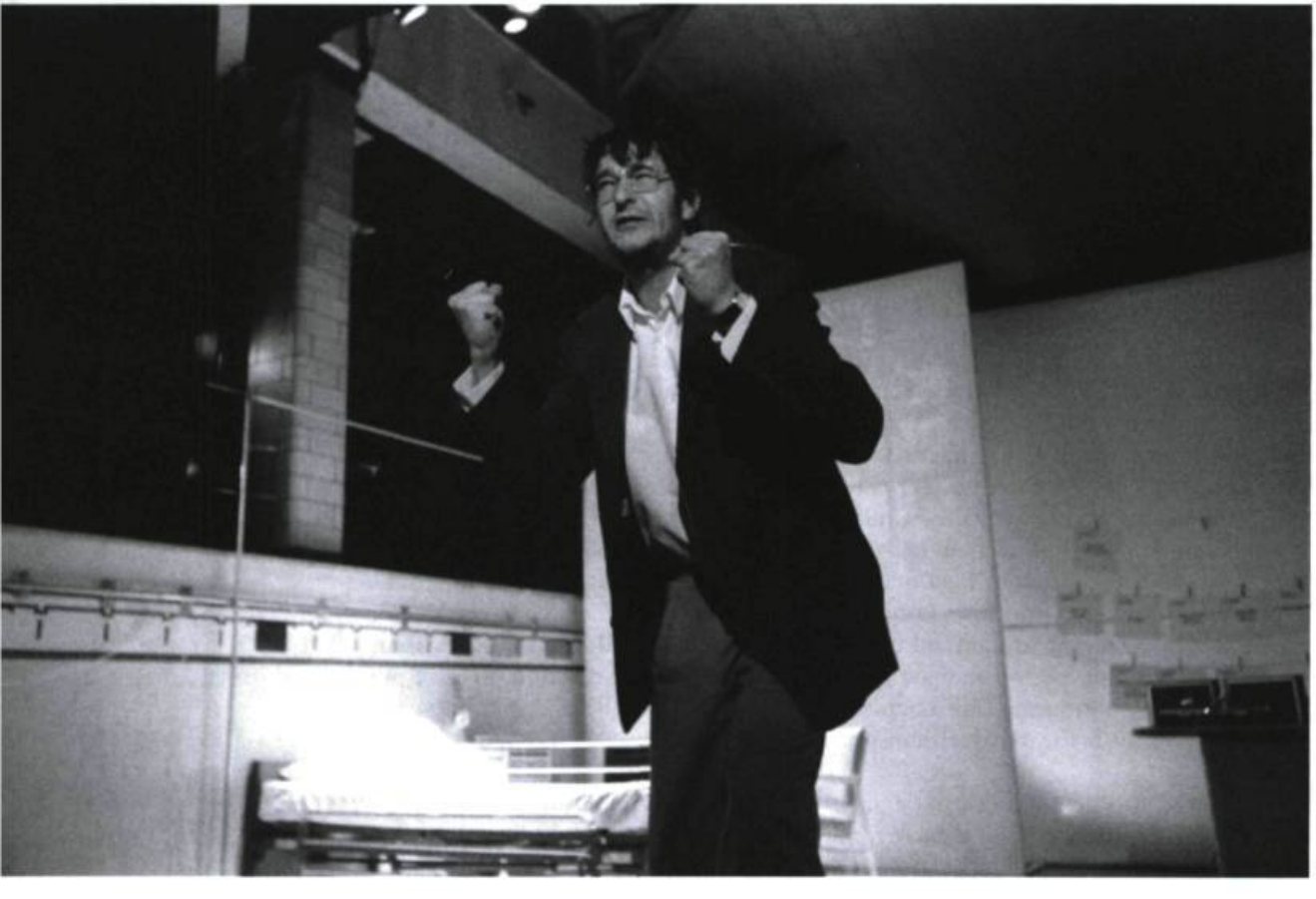
Petit truisme sournois : le public potentiel du théâtre anglophone au Québec est plus important que le public total de Londres lorsque Shakespeare était dans la fleur de l'âge, beaucoup plus grand que le nombre de citoyens d'Athènes à l'époque classique, voire, si l'on considère qu'il n'écrivait que pour la cour, plus grand que le public des pièces de Molière. Aucune raison donc pour que nous, Anglo-Québécois, ne puissions créer un *Richard III*, un *Œdipe roi* ou un *Tartuffe*. N'est-ce pas ?

Il me semble cependant que la création théâtrale a besoin, comme ingrédients essentiels, d'un esprit de communauté et de fierté. Poser les bonnes questions au moment opportun permet de s'inscrire dans une tentative collective de compréhension et de mise en perspective qui met du muscle dans le travail. Le théâtre anglophone au Québec pourra-t-il jamais venir au monde ? Nous avons déjà été les « Rhodésiens blancs d'Amérique du Nord », la « minorité la plus gâtée au monde ». Et maintenant, que sommes-nous ? Un anachronisme pathétique ? Une flopée d'ultra-conservateurs en voie d'extinction, qui s'échangent des histoires sur Mordecai en engouffrant un Spécial Wilensky, puis se retirent dans les Cantons-de-l'Est pour l'été ? Le Québec *anglo* d'aujourd'hui est une cacophonie de cultures et d'histoires. En fait, les restes des communautés juive et grecque ayant résisté au grand exode des années 70, alors que 50 % de la population anglophone est partie, et surtout les immigrants plus récemment arrivés au Québec, même s'ils sont anglophones, rejettent l'étiquette « anglo » : ses connotations sont trop *WASP* (White Anglo Saxon Protestant).

Alors, qui sommes-nous ? et pourquoi sommes-nous ? Cette minorité non francophone vivant dans une « nation » francophone, elle-même minoritaire en Amérique du Nord, quel rôle jouera-t-elle dans le Québec de l'avenir ? Et quelle sorte de théâtre devrions-nous, pourrions-nous, créer ? Tenter de garder à flot un théâtre alternatif anglais au Québec force à se poser les grands *pourquoi* de l'existence. Pour ma part, j'ai grand-faim de telles questions. Quel luxe extraordinaire que d'avoir pour métier l'obligation de lutter quotidiennement pour renouveler son existence ! Ouais, ça n'est pas un secret, je suis du genre plutôt sérieux. J'estime que le Théâtre devrait engendrer un discours moral, politique, philosophique. Il devrait contribuer en quelque sorte au processus démocratique dans la société. Certes, il doit aussi constituer un bon divertissement. Il doit faire rire un peu, pleurer un peu, chanter un peu… permettre d'éprouver le sentiment de faire partie d'une collectivité, d'une communauté dans un monde qui, de plus en plus, isole les gens les uns des autres, laissant chacun mourir dans une solitude individuelle et glacée. Cela fait du théâtre à la fois l'art le plus schizophrénique et le plus nécessaire. Voilà qui est ironique. La locomotive du théâtre québécois il y a quarante ans était sa quête politique : le théâtre constituait une partie importante du « projet québécois ». Quand on pense au théâtre francophone

du Québec, on pense théâtre politique, n'est-ce pas ? Pas depuis quelques années. Qui fait du théâtre politique aujourd'hui ? Qui présente des pièces sur les tentatives de Monsanto de breveter la vie, sur la corruption gouvernementale à Ottawa, sur la tragédie de Bhopal ? Ce sont les théâtres anglophones du Québec qui créent des pièces politiques : Porte Parole, Teesri Duniya, Infinitheatre, Geordie et tout ce que fait le Black Theatre Workshop. C'est une conséquence de notre statut unique d'observateurs dans une société à laquelle nous ne sommes pas sûrs d'appartenir. En attendant, les compagnies théâtrales dominantes du Québec (d'un point de vue anglophone) ne font que chier de l'esthétique. Les productions shakespeariennes du Théâtre du Nouveau Monde (TNM) ? Du bonbon visuel sans substance. La soi-disant adaptation d'*Antoine et Cléopâtre* de Lewis Furey ? Une fraude artistique effrontée. *Le Dernier des Don Juan* chez Duceppe ? Dans quel siècle vivons-nous ? Une trop grande part du théâtre québécois le plus en vedette évite le monde réel. Quand donc quelqu'un du côté français de la ville aura-t-il le courage de crier que « l'Empereur est nu » ? Il est vrai qu'il y a l'exception, comme Wajdi Mouawad, qui confirme la règle. Mais pour la plus grande part, le théâtre franco-québécois n'a pas eu le culot de se connecter au Québec d'aujourd'hui ou de demain. Aussi provisoire et inadéquat que soit le théâtre anglophone au Canada pour refléter les minorités culturelles et visibles

The Facts Behind the Helsinki Roccamatios de Yann Martel, adapté et mis en scène par Bruce Smith. Spectacle d'Infinitheatre, présenté au Bain Saint-Michel à l'automne 2004. Sur la photo : Joe Cobben. Photo : Marc Tessier.



de notre vrai monde, il devance beaucoup à cet égard ce qui se passe sur la scène franco-québécoise. En tant que Québécois fier de l'être, je suis un peu gêné de constater que le niveau d'engagement politique dans le théâtre dominant au Québec soit d'un archaïsme inacceptable.

« Qui fait du théâtre politique aujourd'hui ? Qui présente des pièces sur les tentatives de Monsanto de breveter la vie, sur la tragédie de Bhopal ? Ce sont les théâtres anglophones du Québec [...] » *Seeds* (Théâtre Porte Parole, 2005), portant sur l'affaire judiciaire opposant un fermier de la Saskatchewan à la compagnie Monsanto (sur la photo : Chip Chuipka), et *Bhopal* (Teesri Duniya Theatre, 2001) (sur la photo : Micheline Dahlander, Shomee Chakrabartty et Millie Tresierra). Photos : Maxime Côté et Tommy Asselin.

Ironiquement, la plupart des « anglophones » au Québec sympathisent avec la condition précaire de la langue française en Amérique du Nord. L'écrivain et cinéaste Jacques Godbout peut bien susciter des hauts cris, dans *L'actualité*, avec ses prévisions pessimistes sur la mort de la langue française ici en 2076, il reste que plusieurs Québécois anglophones et allophones, même s'ils vivent et créent surtout en anglais, seraient prêts à monter aux barricades pour défendre la primauté du français au Québec. La majorité francophone serait surprise de la passion avec laquelle nous croyons à la nécessité de préserver la dominance du français.

Je soumets donc, avec en quelque sorte un brin d'humour anglais, une proposition selon laquelle la mission du théâtre anglo-québécois serait peut-être celle du canari au fond de la mine, soit d'être les provocateurs, ou la conscience du Québec. Un miroir tendu par le Québec à lui-même. Comme l'a écrit récemment un farceur dans le courrier des lecteurs de *The Gazette*, les Anglo-Québécois pourraient être les 12 % d'alcool qui transforment en vin le jus de raisin de la société québécoise. Je sais, je suis un idéaliste. Je crois à la possibilité d'un Québec ouvert, pas fermé, voyant plutôt qu'aveugle, acceptant autrui au lieu de le limiter. La « nation » du Québec devrait inclure *les autres*.

Un peu plus bas (« L'argent comme métaphore »), j'ai réuni quelques chiffres pour illustrer la disparité dans le traitement des théâtres anglophones par le Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ). Je m'excuse d'avoir choisi mes chiffres en fonction de ma rhétorique, mais malheureusement, l'argent est une métaphore du système de valeurs de notre société. Ces chiffres montrent clairement que les non-francophones ne sont pas traités équitablement dans notre « nation » québécoise. Nous sommes les cousins pauvres de nos théâtres francophones généreusement soutenus. Nous comprenons bien que le théâtre est un des moyens de soutenir et de promouvoir la langue française, et nous sommes prêts à vivre avec une certaine disparité dans l'octroi de soutien culturel. Mais ces disparités doivent-elles être aussi prononcées ? Il faut mettre sur pied une sorte de programme d'action positive pour que la richesse politique, sociale et culturelle du Québec se reflète davantage sur nos scènes. C'est tout le théâtre québécois qui en profiterait.

Ce qui fait le plus défaut aux compagnies de création théâtrales moyennes de langue anglaise est l'existence d'un lieu original qui nous appartiendrait. Depuis près de vingt ans qu'a été fondé le Theatre 1774, comme s'appelait Infinitheatre avant de

changer de nom, nous avons produit et présenté nos pièces dans plus de vingt lieux différents. (On nous a aussi malheureusement renvoyés de notre beau loft de répétitions sur la *Main*, pour le convertir en appartements de luxe.) Il est difficile de bâtir un public quand on ne joue jamais deux fois au même endroit. Et le théâtre sans public n'est pas du théâtre. Le ministère de la Culture a peu de sympathie pour le sort des théâtres « anglos », sans abri, de Montréal. Quand nous avons rencontré ses fonctionnaires pour tenter de négocier un bail à long terme du Bain Saint-Michel, ils se sont défilés en nous disant : « Il nous faut d'abord faire une enquête pour savoir si les théâtres anglophones ont besoin de plus d'espaces de représentation à Montréal. » Bien sûr ! Essayez donc de réserver une salle au Geordie, au Mainline ou au Theatre Ste. Catherine : pas possible. Deux ans plus tard, toujours pas d'enquête. C'est simple, les libéraux du Québec ont déjà le vote anglophone. Ils n'ont pas besoin de nous. Ramenez donc le Parti québécois, ils sont bien plus ouverts au dialogue sur les besoins en création des artistes « anglophones ».

Voici une pensée folle : il n'y a que 140 000 membres au Parti québécois. Alors, faisons adhérer *en masse* 150 000 autochtones, anglophones, allophones et tous les autres « phones ». Prenons le pouvoir sur le parti. Nous pourrions alors bâtir un Québec de l'avenir, un bastion de justice et de démocratie qui défendra la langue et la culture françaises de la majorité tout en se faisant accueillant pour les minorités. Cela foutrait la trouille au reste du Canada, qui demanderait de se séparer. En attendant, vive l'avenue du Parc/Park Ave.

Bon, d'accord : on se plaint. Il faut bien se plaindre de temps en temps. Mais le sous-financement chronique et systémique des théâtres anglophones au Québec constitue un défi sérieux pour nos fonctionnaires ès arts. Et cette crise n'est pas la plus grave. L'ensemble du système de financement des arts qui s'est développé depuis quarante ans est devenu une machine à financer des structures d'entreprises plutôt que des artistes. Cela a permis aux théâtres dominants et conservateurs les plus vieux d'avoir des droits acquis sur le financement de l'État. Ces mêmes entreprises culturelles siphonnent aussi la part du lion des partenariats d'affaires et du soutien privé. Quant à la relève, aux compagnies nouvelles et émergentes, qui comprennent précisément les artistes qui pourraient tenter de mettre sur scène le Québec d'aujourd'hui plutôt que celui d'hier, elles ne peuvent pas se qualifier. Les bons fonctionnaires du CALQ devraient trouver le moyen de distinguer entre créativité et commerce. Mais les bureaucrates ès arts fleurissent à notre époque du « j'sais pas » – « j'fais rien » en ménageant la chèvre et le chou. Ce qui est plus facile que de susciter du grabuge en essayant de réaliser de nouvelles idées. Mais… gardons cette complainte pour une autre fois.

« Le Centre Saidye Bronfman (maintenant le Segal Theatre) vient seulement de recevoir pour cette saison une minuscule subvention de fonctionnement du CAC (déguisée en subvention de projet). » *The Glass Menagerie*, mise en scène par Chris Abraham (Centre des arts Saidye Bronfman, 2002). Sur la photo : Sean Gallagher (Jim) et Michelle Monteith (Laura). Photo : Lydia Pawelak.

L'argent comme métaphore

Voici trois petits bijoux de statistiques qui illustrent le sous-financement chronique des théâtres anglophones par rapport aux théâtres francophones par le CALQ.

1) Selon les chiffres pour la saison 2002-2003 du Conseil pour le Monde des Affaires et des Arts du Canada, le TNM, qui est notre plus grand théâtre francophone, a donné 239 représentations pour un public global de 111 594 spectateurs. À la même période, le Centaur, vaisseau-amiral de la culture anglaise au Québec, a donné 312 représentations pour 129 220 spectateurs. La subvention du CALQ au TNM pour cette même saison fut de 1 300 000 $ et celle au Centaur, de 464 100 $! Depuis, le public du Centaur a considérablement diminué, à cause de la renaissance du théâtre au Centre Saidye Bronfman, du développement des compagnies indépendantes anglophones et aussi, peut-être, du sous-financement du Centaur par le CALQ. Si bien que, pendant la saison 2004-2005, le Centaur a donné 249 représentations à seulement 58 247 spectateurs. Quant aux subventions du CALQ aux deux compagnies, elles sont demeurées les mêmes.

2) La Maison Théâtre, rue Ontario Est, qui est une de nos plus glorieuses institutions théâtrales, se consacre à faire connaître le théâtre aux jeunes de tous âges. Ce lieu à la fine pointe de l'art du spectacle accueille des compagnies pour jeunes publics de partout au Québec. (Fait à noter : la saison actuelle ne comprend aucune compagnie anglophone !) Le Geordie Theatre, qui est la plus importante compagnie anglo-québécoise de théâtre pour enfants, circule partout dans la province et au-delà. À

Montréal, le foyer du Geordie est l'épouvantable grange que constitue l'espace totalement inapproprié (pour un théâtre pour enfants) de la salle D. B. Clark de l'Université Concordia. L'an dernier, selon les chiffres des compagnies elles-mêmes, la Maison Théâtre a donné 230 représentations à 61 401 spectateurs. Le Geordie en a donné 274 pour 75 275 spectateurs. La Maison Théâtre a obtenu 585 458 $ du CALQ et le Geordie, 99 558 $!

3) Et voici ma statistique préférée. L'organisme qui promeut et soutient les théâtres de marionnettes au Québec, l'Association québécoise des marionnettistes, a obtenu une subvention de 25 000 $. La même année, la Quebec Drama Federation, organisme qui soutient les compagnies et les artistes anglophones au Québec et en fait la promotion, a obtenu du CALQ 22 500 $. Faut-il en conclure qu'au Québec, les artistes du théâtre anglophone valent moins que les marionnettes ?

Pour mémoire, depuis les trois dernières années, Infinitheatre a reçu une subvention de 77 350 $. J'estime que c'est environ 40 à 50 % de la subvention qu'une compagnie théâtrale québécoise francophone comparable pourrait obtenir. (Opsis : 136 025 $, Omnibus : 182 325 $, etc.)

Mais les théâtres anglo-québécois sont frappés d'une double malédiction : nous sommes aussi invisibles dans le reste du Canada. Si le Centaur est, à raison, soutenu par le Conseil des Arts du Canada (CAC) à parité avec les autres théâtres régionaux du Canada, presque tout le reste du théâtre anglo-québécois n'est pas sur les écrans radars d'Ottawa. Peu de compagnies alternatives – surtout celles qui ont été fondées récemment – reçoivent une aide quelconque, et peut-être même qu'aucune n'en reçoit. Nous sommes le « trou noir » du Conseil des Arts. Le Centre Saidye Bronfman (maintenant, le Segal Theatre) vient seulement de recevoir pour cette saison une minuscule subvention de fonctionnement du CAC (déguisée en subvention de projet). Encore une fois, on nous a dit à Infinitheatre que nous n'aurions pas un sou. Et ce, malgré le fait que, selon les agents du théâtre au Conseil, notre évaluation par le jury était très forte et qu'on a dit de nous que nous étions une des rares compagnies au Canada à jouir d'un mérite artistique exceptionnel. Une fois, j'ai interrogé André Courchesne, alors chef du Service du théâtre du CAC, lui demandant pourquoi Infinitheatre ne recevait pas de bourse de fonctionnement. Il m'a regardé, intrigué : « Mais vous recevez tellement du CALQ ! Pensez aux théâtres de Saskatchewan qui ne reçoivent aucun soutien de leur province. Ne croyez-vous pas que nous devrions les soutenir d'abord ? » C'est vrai. Le Québec, grâce à ses politiques éclairées en matière d'arts et de culture, accorde un soutien qui fait l'envie de tous les théâtres au Canada.

L'espace comme métaphore

Venons-en aux lieux alternatifs. Les compagnies théâtrales francophones non conventionnelles ont, entre autres, le Prospero, l'Espace Libre récemment rénové, l'Espace GO, le Théâtre de Quat'Sous qui sera bientôt rénové, l'Usine C et la Licorne, qui (je l'espère sincèrement) sera aussi rénovée prochainement. Chacun de ces lieux est un espace de représentation bâti sur mesure, d'une souplesse fabuleuse et d'un grand potentiel technique. Ce sont des lieux où je crève d'envie de travailler. De leur côté, les théâtres alternatifs anglophones ont le Main Line Theatre, le Theatre Ste.

Catherine et l'Espace Geordie. Ces trois lieux ont été trouvés – non construits –, avec des scènes de la dimension d'un timbre-poste, des moyens techniques à la va-comme-je-te-pousse, des sièges primitifs et des angles de vision impossibles. Il est très difficile de bâtir un public fidèle et impossible d'explorer tout ce que le théâtre peut offrir dans des installations aussi rudimentaires. Malgré cela, en tout temps, plus de vingt petites compagnies anglophones de Montréal rivalisent pour avoir du temps de représentation. La demande est si forte pour ces lieux, aussi inadéquats soient-ils, qu'ils sont réservés une année à l'avance. Alors, je pose la question au Ministère : à quand, un vrai lieu ? **j**

Traduit de l'anglais par **Michel Vaïs**